

LOS AUCÈLS - LES OISEAUX

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

1 : Domaine scientifique :

A partir de l'observation des oiseaux de notre région, qui peut être réalisée :

- avec l'aide des intervenants du CPIE ou tout autre intervenant de votre choix (Ligue Protectrice des Oiseaux, ou ornithologue)
- en vous référant aux documents mis en ligne sur les sites du Parc Naturel Régional du Haut-Languedoc, de la LPO 81,
- en vous aidant des documents du CPIE,

vous pouvez prévoir :

- d'élaborer un fichier documentaire et culturel sur les oiseaux de notre région, auxquels vous pouvez ajouter les oiseaux que vous rencontrerez au fil des lectures,

Pour cela, des outils sont à votre disposition dans le dossier pédagogique :

fiches informatives en français correspondant à des fiches à remplir : en écrivant ou en dessinant, selon le niveau.

lexique bilingue thématique à compléter au fil des acquisitions.

- de fabriquer des jeux éducatifs bilingues :

jeux des 7 familles : selon la catégorisation des oiseaux (passereaux, rapaces, échassiers ...)

jeux des 7 familles : selon une classification choisie (migrateurs, insectivores ou granivores, nidicoles ou nidifuges, mâles identiques ou différents des femelles, ...)

Jeux de memory : paires image de l'oiseau / noms en français et en occitan, paires dessins des pattes, bec / image et nom de l'oiseau, paires nid / image et nom de l'oiseau, paires oeufs et-ou nid / image et nom de l'oiseau

- d'élaborer un fichier ludique bilingue :

A partir des observations répertoriées :

composer des paysages : marécageux, cause, forêt de feuillus avec ruisseau, forêt d'épineux, ville ou village, et placer les images des oiseaux qui peuvent habiter ce paysage.

composer des menus : selon les saisons et les habitats (fruits, graines, baies, insectes, petits animaux, rongeurs) et placer les oiseaux qui peuvent apprécier cette nourriture.

2 : Domaine littéraire :

A partir des extraits d'œuvres littéraires et des contes proposés dans le dossier pédagogique, vous pouvez prévoir :

- de faire découvrir ces textes en français à vos élèves
- de les leur faire entendre en occitan en demandant l'intervention des CPD

Le thème des oiseaux est très présent dans la littérature occitane.

3 : Maîtrise de la langue :

A partir des contes courts, formulettes, mimologismes proposés en occitan vous pouvez prévoir la mémorisation de certains d'entre eux, avec l'aide de l'enregistrement audio (CD à demander aux CPD)

Il est important que les élèves connaissent les oiseaux qui sont cités dans le CD enregistré par Marie-Odile Dumeaux avant la tournée de la conteuse dans les écoles, prévue au mois de mars 2010.

Les mimologismes peuvent servir de point de départ pour observer et chercher à identifier des oiseaux : lors de sa tournée dans les écoles, Marie-Odile Dumeaux les leur présentera sous forme de contes recueillis par Antonin Perbosc, Justin Besson, Nanette Lévesque, Marcelle Delpastre et autres contes de sa création.

Devinettes et virelangues peuvent aussi être mémorisés.

4 : Musique :

A partir des fiches extraites des livres de Daniel Descomps,
Jouets de toujours – Jouets d'autrefois – Jouets sonores – Jouets rustiques

vous pouvez prévoir de fabriquer des appeaux et des sifflets.
Des intervenants locaux peuvent vous aider.

5 : Arts visuels :

A partir de l'exposition de photos de Père Thouy : *Mila d'uèlhs*, qui sera installée sur plusieurs sites,
Bibliothèque municipale de Mazamet en juin 2010,
(Nous pouvons étudier vos propositions)

vous pouvez prévoir un temps fort de visite des photos, lecture des textes et poésies illustrant chaque photo, échanges avec Père Thouy

Quelques-uns de ces textes sont présentés dans le dossier pédagogique.

6 : Restitution des activités : mise en cohérence des acquisitions.

A partir des observations, fiches scientifiques, textes littéraires, recherches documentaires, écoutes de chants d'oiseaux, images et jeux éducatifs réalisés en classe, vous pouvez prévoir une restitution des acquisitions en composant un paysage :

sous forme de maquette avec des matériaux naturels ou recyclés,
sous forme théâtrale, avec les éléments répertoriés interprétés par les élèves : selon les saisons et le milieu choisi.

Fica d'identificacion

Nom de l'aucèl :

en occitan :

en d'autres lengas :

Observacion dirècta :

Talha de l'aucèl : coma

(Comparar pour melhor avaluar : *gròs coma una gòila , coma un mèrle, coma un passerat ...*)

Colors de l'aucèl :

lo cap	las alas	lo pitre	la coa	Se pòt colorar amb de gredons o escriure amb lo lexic per ajuda.

Detalhs caracteristics : (que se pòdon dessénhar)

Ex : patalong – becarut – tufat

Recèrca documentària :

La vida de l'aucèl :

Luòc d'abitacion	Nis	Alimentacion	Reproduccion	Migracion

Lo dire de l'aucèl :

Gazouillis – cris stridents – pépiement

Cardinejar – piular – cascalhar – estufiar – fiular – cridar -

Lexic : los aucèls

A completar segon las lecturas o descobèrtas

l'aucèl	l'oiseau
l'aucèla	l'oiseau femelle
l'auçelon	l'oiselet
lo nís	le nid
l'uòu	l'œuf
la nisada	la nichée
la coada	la couvée
la pluma	le plumage
las plumas	les plumes
la borra	le duvet
la pata	la patte
l'ala	l'aile
lo cap	la tête
la coa	la queue
lo pitre	le poitrail
lo papach	le jabot
mascle	mâle
femèla	femelle
rapaç	rapace
migrator, passadís	migrateur
s'apariar	s'accoupler
anisar	nicher
pondre	pondre
coar	couver
espelir	éclore
fòranisar	quitter le nid
alatejar	battre des ailes
virolejar	voltiger
planar, far l'aleta	planer
sautejar	sautiller
s'encocular	mettre la tête sous l'aile

Noms dels aucèls en occitan lengadocian		<i>Noms dels aucèls en occitan : denominacions localas</i>
la tortora	la tourterelle	
l'agaça	la pie	
la catla	la caille	
la peput	la huppe	
l'ironda	l'hirondelle	
la mesenga	la mésange	
lo passerat	le moineau	
lo pinçard	le pinson	
lo mèrle	le merle	
la blaveta	la mésange bleue	
lo rei petit	le roitelet	
lo reiaton	le troglodyte	
lo rossinhòl	le rossignol	
lo barbarós	le rouge-gorge	
l'alauseta	l'alouette	
lo cocut	le coucou	
lo corbàs	le corbeau	
l'auriòl	le loriot	
lo gag	le geai	
lo pic verd	le pivert	
la picassèla	le pic épeiche	
lo perdigalh	le perdreau	
la perdic	la perdrix	
l'estornèl	l'étourneau	
la gralha	la corneille	
la dama blanca	la chouette effraie	
la cavèca	la chouette chevêche	
l'espervièr	l'épervier	
la gòila	la buse	
l'escarrasson	le grimpereau	
lo bèctòrt	le bec croisé	
lo bècabòsc	la sitelle torchepot	

BIBLIOGRAPHIE

Livres

Où voir les oiseaux dans le Tarn - Editions Grand Sud – Ligue de Protection des Oiseaux

Les oiseaux du Parc Naturel Régional du Haut-Languedoc – Editions du Rouergue

Livres + CD audio

Chants des oiseaux de mon jardin – Editions Rustica

Les oiseaux – Editions Milan – Collection J'écoute la nature

Charmeurs d'oiseaux – La Talvera – Collection Mémoires sonores.

Catalogue de la LPO : en ligne, sur le site de la Ligue de Protection des Oiseaux.

Littérature occitane

Bestiaire II - Max Rouquette - édition bilingue – Fédérop, collection Paul Froment.

Le langage des bêtes - Antonin Perbosc - Editions GARAE, collection Hésiode.

L'aucèl gris – L'aucèl blu - Jean Boudou - Contes del meu ostal – Editions du Rouergue.

TRES per TRES – Andriu Lagarda – IEO

Tres palometas blancas – Andriu Lagarda – édition bilingue - IEO

Valentina e lo Garamiau – Maria-Odila Dumeaux – IEO, collection Bib'òc

Remerciements :

Marie-Odile Dumeaux, conteuse

Pèire Thouy, professeur retraité et ornithologue et photographe.

Associations partenaires :

CPIE des Pays Tarnais - Castres : Yannick Joulié et Magali Odon

LPO délégation départementale de Labruguière : Amaury Calvet et Sylvie Malaterre

PNR du Haut-Languedoc 34 – Saint Pons de Thomières : Pierre-Yves Moutin

Les sites des associations partenaires sont à consulter pour la richesse et la pertinence des ressources documentaires : liste des oiseaux, conseils pour observer les oiseaux ... (LPO Tarn, LPO Aveyron)

cahiers et fiches techniques sur les oiseaux ... (PNR Haut-Languedoc)

RESSOURCES : Références des chansonnettes, formulettes, comptines, chants et danses

Lo cocut amb l'auriòl	Turlututú La Talvera	chant p.12
Cocut	Turlututú La Talvera	formulette p.3
Prima	Turlututú La Talvera	chant p.13
Lo pol e la pola	Turlututú La Talvera	mimologismes p.13
Dona un uòu	Turlututú La Talvera	chant p.14
Tròp lo mèrle	Turlututú La Talvera	chant p.14
Estiu	Turlututú La Talvera	chant p.18
La calha	Turlututú La Talvera	chant et danse p.61
La calha, breçairòla	Canta, canta neneton	berceuse p.39
Rosinholet	Canta, canta neneton	ronde d'appel p.77
Plòu, plòu !	Canta, canta neneton	formulette p.93
Lo nis d'ironda	Canta, canta neneton	formulette p.102
Quand lo gal	Lo resson de la pèira	chant et danse p.140
Lo cocut	Lo resson de la pèira	chant et danse p.141
L'auriòl a nòu plumetas	Lo resson de la pèira	chant p.148
Quand lo mèrle sauta al prat	Lo resson de la pèira	chant et danse p.154
La cançon del mèrle	50 activités en occitan	ronde chantée p.63
Lo cant de l'aucelon	50 activités en occitan	conte randonnée p.137
Las campanas	50 activités en occitan	comptine à deux p.200
Margòt l'agaça	50 activités en occitan	comptine p.204
Pica-poleton	50 activités en occitan	comptine p.211

Poèmes de Louise Paulin	Dossier pédagogique 2007 + Livres disponibles auprès des CPD òc Mallette pédagogique Louise Paulin au CDDP du Tarn	
-------------------------	---	--

Textes occitans, albums traduits en occitan disponibles pour être lus ou racontés :

Se'n van	histoire illustrée c.1 c.2	Papagai n°22, sept 2003
L'agaça panaira	histoire illustrée c. 1 c. 2	Papagai
La cigala e lo cocut	conte M. Esquieu c.2 c.3	Contes à deux voix livre + CD
Lo cocut – L'irondèla	contes c.2 c.3	Cantalausa
Lo secret	peut s'adapter tous cycles	Album òc. Th. Pambrun
Catineta e l'aucèl	album traduit c. 1 c. 2	L'Imagerie surprise Albin Michel Jeunesse
Istòria del mainat e de l'uòu	album traduit c. 2 c. 3	Histoire de l'enfant et de l'œuf - Mango
Joana e las irondèlas	conte de M.O Dumeaux c. 2 c. 3	Plumalhon n°41, abril 2000
Contes courts	peuvent s'adapter	Joan Guèrs col. Bib'òc IEO
Fables de La Fontaine	M. Esquieu c.2 c. 3	livre + CD

Ces ressources sont à la disposition des enseignants : demander à la conseillère pédagogique.

Des albums sont en cours de traduction.

Mimologismes d'oiseaux : *Le langage des bêtes Antonin Perbosc*

enregistrement audio : CD de Marie-Odile Dumeaux

La tortorèla : Tòrna-me ma torta !
Tòrç – i lo còl !

Lo cocut : Se la branca peta, soi fotut ! fotut !

Lo cocut : (a la cigala) Quò's pro ? quò's pro ?
Qu'acquò's bon ! qu'acquò's bon !
Carga - te - z'o ! Carga - te - z'o !

L'agaça : (fa galopar los cans) Picard ! Golard !
Mal fargat ! mal margat ! mal forcat !
Lo can val pas lo cat !

Lo mèrle : Soi Miròi, lo mèrle,
Mon bèc es d'aur fin que lusís, que lusís !
Soi Miròi lo mèrle
Aquò me sufís ! Aquò me sufís !

Lo mèrle : (se trufa del caçaire) Aganit ! Aganit ! Aganit !
Me viri de tu coma d'un escopit !
Pit ! Pit ! Pit ! Pit !

L'auriòl : Son maduras las cerièsas ?
Se n'aviái, ne manjariái !

Lo gag : Fenhant, gormand, me'n daissràs ?
As plan cagat ?

Lo pic verd : Plèu ! Plèu, plèu, plèu !

La besenga : Quinze o setze !
Quinze o setze !
La tortorèla qu'es tan bèla
Ne fa qu'un o dos !
qu'un o dos !
E ieu, paura besengòta
Tota pichonòta
Ne fau quinze o setze !
Quinze o setze !
Quinze o setze !

- Lo pinçon :** (l'ivèrn)
Riu, chiu, chiu !
quora vendrà l'estiu ?
que farem provision
per l'Ascencion.
- Lo passerat :** (l'estiu)
Chic, chac !
N'ai ni biaça ni sac !
Ai plan plen lo papach !
Me cal digerir en patz.
Chic, chac !
- L'irondèla :**
Rosalí, Rosalí !
Se cal levar matin !
I a pas de pebre ?
De pebre, de pebre
- Lo rossinhòl :** (emprisonat per las vironetas de la vinha)

I tornarai pas pus, pus, pus
sus la rama de la vit !
- L'alauseta :** (quand monta cap al cèl)

Al paradís, al paradís, tot lusís !

(quand davala tot dreit al sòl)

Tombi, tombi, tombi !
Benlèu, benlèu, benlèu !

Lo dire de l'aucelalha : *Justin Besson*

La mésange marie sa fille, le pinson lui donne son garçon.

Çò ditz la sensilha : “Maridi ma filha”	<i>la mésange (je marie ma fille)</i>
Çò ditz lo pinson : “Te balhi mon garçon”	<i>le pinson (je te donne mon garçon)</i>
Çò ditz la carbonièra : “Farai la cosinièra”	<i>la mésange charbonnière (je ferai la cuisinière)</i>
Çò ditz la paloma : “Pelarai la poma”	<i>la palombe (j'éplucherai la pomme)</i>
Çò ditz la becada : “Farai la salada”	<i>la bécasse (je ferai la salade)</i>
Çò ditz l'auca : “Farai la sauça”	<i>l'oie (je ferai la sauce)</i>
Çò ditz la pintarda : “Amb de mostarda”	<i>la pintade (avec de la moutarde)</i>
Çò ditz la poleta : “Farai la moleta”	<i>la poulette (je ferai l'omelette)</i>
Çò ditz lo gal : “Botaràs lo davantal”	<i>le coq (tu mettras le tablier)</i>
Çò ditz la graula : “Boissarai la taula”	<i>la corneille (je froterai la table)</i>
Çò ditz lo polet : “Segrai lo curet”	<i>le poulet (je suivrai le curé)</i>
Çò ditz l'esparvièr : “Portarai lo benitièr”	<i>l'épervier (je porterai le bénitier)</i>
Çò ditz l'estornèl : “Portarai lo capèl”	<i>l'étourneau (je porterai le chapeau)</i>
Çò ditz l'alauseta : “Jogarai la cabreta”	<i>l'alouette (je jouerai de la cornemuse)</i>
Çò ditz la perdic : “Jamai pus avèm tant ris”	<i>la perdrix (nous n'avons jamais tant ri)</i>
Çò ditz la calha : “Quina pagalha !”	<i>la caille (quelle pagaille !)</i>
Çò ditz lo cocut : “Ai tròp begut ! Ai tròp begut !”	<i>le coucou (j'ai trop bu !)</i>
Çò ditz la peput : “Lo cap me prus ...”	<i>la huppe (la tête me démange ..)</i>
Çò ditz lo gag : “Te lo gratarai”	<i>le geai (je te le gratterai)</i>
Çò ditz l'agaça : “A còps de lata”	<i>la pie (à coups de bâton)</i>

Ah ! Les lendemains de nocés.... Le coucou a trop bu, la huppe a des démangeaisons, le geai propose de la gratter et la pie aussi, mais, à coups de bâton ...

La lauseta e lo pinçon : cançon tradicionala

La lauseta e lo pinçon

Se maridavan tots dos, lonlà
Tantirlirieta.

Se maridavan tots dos, lonlà
Tantirlirià.

Mas quand siaguèron maridats,
N'avian pas res per manjar.

D'enlai arriba **lo corbàs**
Portava son fais de pan.
E mas de pan ne mancan pas
Aquò's de carn que n'avèm pas.

D'enlai arriba **un auriòl**
Un quartièr de buòu sul còl.
E mas de carn ne mancan pas
Aquò's de sietas que n'avèm pas.

D'enlai se'n ven **lo passerat**
De sietas ne portava plan.
Mas de sietas ne mancan pas
Aquò's de vin que n'avèm pas.

D'enlai arriba **l'estornèl**
Portava son fais de vin novèl
E mas de vin ne mancan pas
Aquò's de veires que n'avèm pas.

D'enlai arriba **la pèrdic**
Portava un lièch tot garnit.
Ara qu'avèm per cochar
Aquò's per dançar que n'avèm pas.

D'enlai se'n ven **lo rossinhòl**
Son cant fa ressondir lo bòsc
De musicians ne mancan pas
Tot lo monde deu dançar.

Lo rei dels aucèls

Conte populaire, recueilli par Antonin Perbòsc

Un còp èra, totes los aucèls del cèl s'acampèron al cap d'una montanha per de dire de saber cal seriá lo rei dels aucèls.

Lo pus vièlh lor diguèt : « Anatz totes volar tant naut que poiretz, e lo que volarà lo pus naut serà lo rei. »

L'agla se pensèt : « Aquò's ieu que serai lo rei. »

Lo reipetit se pensèt : « Volarai pas tant naut coma los autres ieu que soi tant pichon! Cossi vou far ? »

Cossi faguèt ? Se pausèt sus l'ala de l'agla

E totes los aucèls prenguèron la volada, e montèron tant naut que poguèron. L'agla, quand vegèt qu'èra plan naut, plan naut, alara comencèt a cridar : «Coàc ! Coàc! Coàc! » Çò que voliá dire : « Aquò's ieu que soi lo rei ! Aquò's ieu que soi lo rei! »

Mas alara, lo reipetit, pincat sus l'ala de l'agla, prenguèt sa volada e s'enairèt a l'endessus de l'aucelàs : « Chiu Riu chiu chiu ! Chiu Riu chiu chiu ! Aquò's ieu lo rei dels aucèls! »

E lo pus vièlh dels aucèls li balhèt la corona.

E vaquí perqué, dempuèi aquel temps, lo pus pichon dels aucelons s'apèla **la reipetit**.

Lo rainal e la perditz.

Un còp èra, lo rainal trobèt la perditz e li diguèt :

- Cossi fas, quand dormisses?
- Boti lo cap jos l'ala.

Al moment que o disiá e que o fasiá, lo rainal sautèt dessus, e se'n anèt amb la perditz al cais !

Rencontrèt de lavairas que diguèron :

- Té! Gara que lo rainal pòrta la perditz al cais.

La perditz. diguèt al rainal :

- Diga-lor : « Que vos fa aquò a vosautras ? »

Al moment que lo rainal dubrissiá lo cais per respondre a las lavairas, brr !

La perditz li escapèt e s'anèt pausar sus un garric.

Alara, lo raina! diguèt :

- Fa plan mal parlar sens besonh!

E la perditz li respondèt :

- Fa ben tan mal dormir sens som !

Comptinas : los aucèls

La calha

Quincalhat, quincalhat, quincalhat !
Quand ai lo blat, ai pas lo sac.
Quand ai lo sac, ai pas lo blat.

Quincalhat, quincalhat, quincalhat !
Ros es lo blat.
Escotatz la calha e copatz lo blat.
Quincalhat, quincalhat, quincalhat !

Lo reipetit

Lo reipetit tridolava :
Quand serai grandet ...
Quand serai grandet ...

Lo reipetit tridolava :
Quand serai grandet ...
Quand serai grandet ...

Mas la frasa jamai l'acabèt
e reipetit demorèt

Cocut

Cocut, ont as jagut ?
- Al fons del prat.
De que i as trobat ?
- Un ostalon.
Qual lo t'a fach ?
- Monsur Bernat.
De que i as donat ?
- De pan, de lach.
D'ont l'as agut ?
- De la cabreta.
Qual la te garda ?
- Lo pastorel.
Qual l'a te clau ?
- Lo lop pataud.

Bonjorn Cocut

Bonjorn, cocut !
- E bonjorn, tu.
Ont as jagut ?
- Al bòsc del Luc.
De que i as trobat ?
- Un gran de blat.
De que n'as fach ?
- L'ai semenat.
De que n'as agut ?
- Un sac de blat.
De que n'as fach ?
- E l'ai vendut.
Quant l'as vendut ?
- Cent escuts.
De qu'as fach dels cent escuts ?
- N'ai crompada una cabreta.
Cossi s'apèla ?
- Lèca-padena !

Jòc amb las mans.

L'alauseta
es passada per aquí.
Es tornada per aici.
Aquel l'a vista.
Aquel l'a trapada.
Aquel l'a facha còire.
Aquel l'a manjada.
E lo paure pichon,
Riquiqui,
N'a agut
sonque lo fumet,
sonque lo fumet.

L'alouette

*La main droite, ouverte, paume vers l'extérieur, agite tous les doigts.
La main droite pianote en remontant sur le bras gauche, de la main vers l'épaule.
La main gauche pianote en descendant sur le bras droit, de l'épaule vers la main.*

Le pouce et l'index de la main gauche saisissent le pouce de la main droite.

Le pouce et l'index de la main gauche saisissent l'index de la main droite.

*Le pouce et l'index de la main gauche saisissent le majeur de la main droite.
Le pouce et l'index de la main gauche saisissent l'annulaire de la main droite.*

*Le petit doigt de la main droite se lève seul,
les quatre autres doigts sont repliés.*

*Le bras droit oscille de droite à gauche
et de gauche à droite.*

Devinalhas

Qu'es aquò, qu'es aquò ?

1. Ma maire m'a fach en cantant e soi tot abilhat de blanc. *l'uòu*
2. Ai pas ni coa ni cap e soi pas ni òme ni bèstia. *l'uòu*
3. Aguèssetz dètz-e-nòu claus, lo dubririatz pas sens far « Pan, pan » *l'uòu*
4. Una gleisòta blanca,
quand se dubrís, jamai pus non se tampa. *l'uòu*
5. La maire de Calicòt a d'òsses e Calicòt n'a pas. *l'uòu*
6. Pòrti corona e soi pas rei, ai esperons e soi pas cavalier. *lo gal, lo pol*
7. Mas i tiras la garganta, mai canta. *la campana*
8. A d'alas coma un aucèl, vòla, vòla dins lo cèl, jamai pausat sus l'arbricèl. *l'avion*
9. Blanc, blanc coma la nèu, negre, negre coma la nuèch. *l'agaça*
10. Un pòrtapluma sus un pòrtafuèlha. (Loisa Paulin) *un aucèl*
11. Cabironat, recabironat, jamai cap de fustièr i es pas passat. *lo nis de l'agaça*

- 1) Ma mère m'a fait en chantant et je suis tout habillé de blanc. *l'œuf*
- 2) Je n'ai ni queue ni tête et je ne suis ni homme ni bête *l'œuf*
- 3) Même si vous aviez dix-neuf clés, vous ne l'ouvririez pas sans faire Pan pan. *l'œuf*
- 4) Une petite église blanche, quand elle s'ouvre, jamais plus ne se referme. *l'œuf*
- 5) La mère de Calicot a des os et Calicot n'en a pas. *l'oiseau et l'œuf*
- 6) Je porte une couronne et je ne suis pas roi, j'ai des éperons et je ne suis pas cavalier. *le coq*
- 7) Plus tu tires sur son gosier et plus elle chante. *la cloche*
- 8) Il a des ailes comme un oiseau, il vole dans le ciel, jamais posé sur un arbrisseau. *l'avion*
- 9) Blanc, blanc comme la neige, noir, noir comme la nuit. *la pie*
- 10) Un porte-plume sur un porte-feuille. *l'oiseau*
- 11) Charpenté, re-charpenté, jamais aucun charpentier n'y est passé. *le nid de la pie*

Poèmas : Tròces causits de **Enric Mouly**

L'irondèla

E que me diràs, irondèla
Que, sièis meses, aici, cada an,
Tant aluserpida e fidèla,
Tornas a ton niu en cantant,

Consí fas, tu, tant pichonèla,
Per sautar la mar, en volant
Jorn e nuèch, sens cap de candèla,
Ni de cartas te dirijant ?

E tornar trobar la teulada
De la granjòta o del castèl
Ont nasquères, auceLonèl ?

L'alauseta

Lu ! lu ! lu ! ti-ra-li-ra-lu !
Qu'es aquela votz afogada
Que s'enaira cap al cèl blu,
E monta coma una fusada ?

Lu ! lu ! lu ! ti-ra-li-ra-lu !
Es l'alauseta, que s'agrada
d'anar presentar son salut
A l'albeta que s'es levada.

Monta, monta en tiralurant ...
La vesètz plus dins l'espandida ;
E dispareis, en davalant.

Quand sa pregairòta es finida,
Dins lo blat, ont fa la culhida
De granòtas per sos enfants.

Lo mèrle

Mèrle a l'uèlhon negre, al bèc d'òr,
Que picas las fruchas dels bartasses,
E tant lèu que l'ivèrn es mòrt
Anisas dins los bodigasses.

Se sabiás consí van al còr
Tos estufals que, jamai lasses,
Desrevelhan l'ostal e l'òrt
Las combas e los tortolasses.

una votz afogada : une voix enflammée
enairar : s'élever dans les airs
s'agradar : se faire une joie
l'albeta : l'aube - l'espandida : l'étendue
la pregairòta : la petite prière
los bartasses : les haies - anisar : nicher
los bodigasses : les fourrés - lo còr : le coeur
los estufals : les sifflets - las, lasses : fatigué(s)
las combas : les vallons
los tortolasses : les pentes
aluserpida : dégourdie - la teulada : la toiture
una candèla : une chandelle
ont nasquères : où tu naquis(naître)

Henri Mouly : Né à Compolibat (Rouergue : 12) en 1896, mort en 1981.
Blessé lors de la Première guerre mondiale – instituteur.
Fonde *Lo grelh roergàs* en 1921(maison d'édition et de publication à Rodez) et ne cesse d'écrire jusqu'à sa mort.
Il est le père de Charles Mouly, auteur, journaliste, et connu pour ses personnages de *La Catinon et Jacouti*.

Los trobadors

Raimon de Miraval (... 1191- 1229 ...)

Extrait de : Terre des Troubadours, Gérard Zucchetto.

« Pour le trobar j'ai tout savoir et pour chanter la voix et le génie »

Raimon de Miraval fut un pauvre chevalier du Carcassès. Mais grâce à sa belle façon de *trouver* et de s'exprimer, il fut si honoré et si cher au comte de Toulouse, que celui-ci lui donnait les chevaux, les armes et les étoffes dont il avait besoin. Ainsi, il était comme chez lui chez le comte de Toulouse, chez le roi Pierre d'Aragon, chez le vicomte de Béziers, chez Bertrand de Saissac et chez tous les grands barons de cette contrée. Des deux côtés de la Montagne Noire, il chante les plus belles dames envers lesquelles il essaie de briller de ses talents de poète.

Entre 1209 et 1213, la croisade albigeoise prêchée par le pape Innocent III et commandée par Simon de Montfort déferle dans le Midi et oblige Raimon de Miraval à s'enfuir. Il suit le comte de Toulouse en Espagne en 1213.

C'est là sa dernière *canço*. Quelques mois avant la bataille de Muret, il adresse un appel au secours au roi Pèire II d'Aragon qui n'a que trop tardé à s'engager dans le conflit.

Il me plaît de chanter et d'être aimable
puisque l'air est doux et le temps gai
et que par les vergers et par les haies
j'entends gazouillis et bruissement
des oisillons qui se serrent
parmi le vert, le blanc, le vair
il faut bien dès lors qu'il se décide
celui qui veut que l'amour l'aide
à prendre les manières d'un amant !

Chanson, va dire de ma part au roi
que la joie guide, vêt et nourrit
qu'il n'y a en lui rien de corrompu
et que je le vois tel je souhaite le voir.
Pourvu qu'il recouvre Montegut
et entre dans sa ville de Carcassonne !

.....

*Bel m'es qu'eu chant e conhdei
pois l'aura es dous e-l temps gais
e pels vergiers e pels plais
aug lo retint e-l gabei
que fan l'auzelet menut
entre-l blanc e-l vert e-l vaire
adonc se deuria traire
cel que vol qu'amors l'ajut
vas captenensa de drut.*

*Cansos vai me dir al rei
cui jois guida e vest e pais
qu'en lui non a ren biais
qu'aital com eu volh lo rei
ab que cobre Montagut
e Carcassona e-l repaire*

.....

Pèire Raimon de Tolosa (... 1180 – 1221 ...)

Pèire Raimon, le Vieux, fut de Toulouse, il se fit jongleur et alla à la cour du roi Alfons d'Aragon..
A la veille de la croisade albigeoise, Pèire Raimon s'exile en Savoie.
Il se rend ensuite en Italie à la cour d'Este. Il retourne ensuite en Occitanie.

Le doux chant que j'entends de l'alouette qui chante à présent la douceur du printemps et du subtil parfum des fleurs me donne envie de chanter, aussi	<i>Lo dous chan qu'aug de la calandra qu'en preizen chanta e la doussor del temps novel e-l fin'odor de las flors mi dona talent de chantar per qu'eu eissamen</i>
---	--

Raimon Jordan (... 1178 – 1195 ...)

Lo temps clar vei brunezir e-ls auzelets esperduts que-l freg ten destreg e mutz e ses conort d'esjauzir et eu que de cor consir per la gensor res qu'anc fos tan joios sui qu'ades m'es vis que folh'eflor s'espandis.	<i>Je vois s'obscurcir le temps clair et les oiselets éperdus que le froid retient prisonniers et muets et sans le réconfort de nulle joie. Et moi, dont le cœur est plein de pensées pour la plus gentille qui fut jamais je suis si joyeux qu'il me semble que feuilles et fleurs s'épanouissent.</i>
---	---

Bernat de Ventadorn (... 1130 – 1215 ...)

Fils de domestique du château de Ventadour, dans le Limousin.

Quand vei la lauseta mover De jòi sas alas contra'l rai, Que s'oblida e's laissa caser Per la doçor qu'al còr li vai, Ailàs ! quals enveja me'n ve De cui qu'ieu veja jausion Meravilhas ai, car dessé Lo còrs de desirèr no'm fon.	<i>Quand je vois l'alouette battre des ailes de joie contre le rayon de soleil, qu'elle se pâme et se laisse tomber par la douceur qui lui vient au cœur, Hélas ! comme l'envie me vient de tous ceux dont je vois le bonheur. Je m'émerveille qu'à l'instant, mon cœur ne se fonde de désir.</i>
--	---

Guilhem de Poitiers (... 1071 – 1126 ...)

Comte de Poitiers et duc d'Aquitaine, ses domaines sont bien plus importants que ceux du roi de France, Philippe 1^{er}.

A la doçor del temps novel folhon li bòsc e li auzel chanton chascus en lor lati segon lo vers del novel chan adonc esta ben qu'om s'aizi d'aisso dont om a plus talan.	<i>Par la douceur du temps nouveau feillent les bois et les oiseaux chantent chacun dans son latin sur le rythme d'un chant nouveau donc il convient que l'on se réjouisse de ce qu'on désire le plus !</i>
--	---

PEIRE THOUY : POÈMES EXTRAITS DE : MILA D'UÈLHS

EXPOSITION DE PHOTOS : REGARDS D'OISEAUX

<p style="text-align: center;">LA GRALHA</p> <p style="text-align: center;">l'Agraula, la Croqueta, la Chava</p> <p style="text-align: center;">Corvus corone corone - la Corneille noire</p>	<p style="text-align: center;">L'ESPARVIÈR</p> <p style="text-align: center;">lo Moisset gris, lo Rapinèl, l'Astoret</p> <p style="text-align: center;">Accipiter nisus - l'Epervier d'Europe</p>
<p>Me prenon per Còrb, soi pas que Gralha. Lo meu cosin, quand passa, fa de « ròc », Ieu, convidi en francés a la fe ... Condemnada sempre a mesfisança, Devi afrontar la malvolença De l'Òme e fugir sa mitralha. Aquò rai, ai sabut m'adaptar : Totas granas e bestiòtas manjar ; Trompetar, bresilhar e rauquejar ; La femna gardar e lo nis acaptar. La Gòila, pòdi ben escridassar, Totjorn de l'Astor me caldrà parar Se vòli longtemps revertar l'asuèlh Dins lo blau linde e gadal de mon uèlh. Cossi que siaga, mon vestit de dòl Farà totjorn pena al montanhòl.</p>	<p>Qu'es aquel boscatier Que vòla d'escondons Long dels randes folhuts ? Aquò's lo prim Esparvièr Que caça los passerons Que s'i son resconduts. Prèp de l'ostal, dins la mata, Cap de lòc segur, mon aucèl, Lo bèc rai, mèfi la pata, Garda-te d'aquel rapinèl ! Arpas finas, vestit discret, Raubaire, plumaire biaissut, Pel país de dis que lo Moisset A la prima, vendrà Cocut.</p>

Max Roqueta

Max Rouquette est né à Argeliers, petit village de l'arrière pays montpelliérain, le 8 décembre 1908. Etudes secondaires et études de Médecine à Montpellier.

Il publie ses premiers poèmes en 1931.

Médecin de campagne, immergé dans la langue occitane, il s'investit dans le fonctionnement de *La Societat d'Estudis Occitans* qui aboutit à la fondation officielle de l'Institut des Etudes Occitanes en 1945.

Il dirige plusieurs revues littéraires occitanes.

Son œuvre : poésie, romans, théâtre, souvenirs,

Il décède le 24 juin 2005, à l'âge de 96 ans.

Il est conseillé de vous reporter au document *Chercheurs d'Oc* : le chapitre 10 p. 82 est réservé à la vie et à l'œuvre de Max Rouquette.

Textes extraits de Bestiaire I et Bestiaire II , recueils élaborés par Philippe Gardy :

« Les animaux de Max Rouquette ne sont pas pour lui des créatures marginales : on les trouve éparpillés tout au long de son œuvre, poétique, romanesque et même théâtrale. »

Les étourneaux	Los estornèls
Les corneilles	Las gralhas
Le secret des hirondelles	Lo secret de las arondas
L'alouette	La lauseta
Le loriot	L'auriòl
La pie	L'agaça
Le rouge-gorge	Lo papach-ros

Conte de Noël pour les petits d'hommes : La nuit du rouge-gorge (proposé en français)

Textes de Max Rouquette extraits de *Verd paradís I*, traduits par Alem Surre-Garcia.

Le CRDP de Montpellier a réalisé un document pédagogique sur Max Rouquette : à consulter sur le site. Les textes proposés en occitan et en français sont imprimables et sont lus en occitan :

<http://www.crdp-montpellier.fr/maxrouquette/textes.htm>

La puput	La huppe
La becarda	La bécasse
Los perdigalhs	Les perdreaux

Les étourneaux

On en compte un par étoile. Étoile noire. Ça fait nombre. Ça fait nombre. Assez pour éteindre le jour. Car ils sont noirs comme des ombres. Ils sont des ombres. En vérité. Ils sont les ombres des étoiles. Il y en a autant que d'étoiles. Et ils nous privent du jour, quand, versés à pleins paniers, ils se balancent dans l'air Comme autant d'abeilles folles. Comme voiles en tempête. Tourne, que tu tourneras, ils sont des nuages en tourbillons. Et nous amènent la nuit. Et puis, d'un coup, nous la dérobent, et nous rendent le soleil. Pour mieux nous l'effacer.

Et dans le jour ils sont là, pour nous faire souvenir du grand vivier des étoiles.

Au cas où nous l'oublierions.

Los estornèls

Se ne compta un per estela. Estela negra. Fai que n' i a... Fai que n' i a... Pro per damorçar Io jorn. Que negres son coma d'ombras. E son ombras. Es vertat. Son las ombras de las estelas. E n' i a tant coma d'estelas. E nos lèvan lo jorn quand, vojas a banastadas se balancejan lins l'èr, coma tant d'abelhas baujas. Coma velas desmenadas. E. vira que viraràs, son de revolums de nivols. E nos fan venir la nuèch. E. puèi del còp nos la rauban e nos tornan Io solelh. Per melhor nos Io levar. E, dins lo jorn son aquí, per nos faire ensovenir del grand pesquièr de las estelas. De còps qu'o delembrariam.

L'alouette

L'alouette parle occitan. Depuis au moins neuf siècles. Neuf siècles où elle le fait chanter très haut, dans le soleil qui l'illumine.

De sorte que c'est une de nos voix que nous retrouvons quand, dans l'air aigu d'un matin de printemps, nous l'entendons s'élever et défier le ciel.

Et elle nous parle de liberté, et de bonheur, mêlés ensemble. Et qui, dans l'âme, tous les deux, viennent nous remplir d'espérance.

Et nous serons, tout le jour, portés par la voix de Ventadour. Et nous chérirons l'oiseau, si mince, qui s'élève dans la lumière. Jusqu'à s'y mêler et à s'y perdre.

La lauseta

La lauseta parla occitan. Dempuèi de temps : al mens nòu sègles... Nòu sègles per Io faire cantar naut lins lo solelh que l'ensolelha.

Finís qu'es una votz nòstra que retrapam, quand, dins l'èr agut d'un matin de prima. l'ausissèm que se lèva e desfisa Io cèl.

E nos parla de lihertat e de bonur, mesclats totes dos. E qu'en l'arma, totes dos nos venon emplenar l'èime.

E. tot Io jorn, serem portats per lo dire de Ventadorn. E carissèm l'aucèl, tan teu, qu'escala clins la lutz. Fins qu'a s'i mesclar e a s'i perdre.

La pie.

Ici elle régnait sur la branche la plus haute d'un pommier en fleurs.

Là-bas, elle guettait, prudente et méfiante, tout passage de quiconque autour de l'ormeau où elle avait construit son nid.

Pourtant elle était femme, habillée en homme, vêtue de noir et du gilet blanc du viveur ou de l'illusionniste.

Elle pouvait se passer du haut-de-forme, tant sa présence faisait oublier tout le reste. Et quand je dis : pouvait, je devrais dire, plutôt, peut, car elle ne s'arrêtera pas demain matin.

Elle a la vie dure, reconnue aux chats parce qu'ils vivent dans l'ombre des hommes, tandis que d'elle, la provinciale, nul ne parle. Elle n'en pense pas moins. Et demeure. Impériale.

À la cime de la plus haute branche d'un pommier en fleurs.

Max Rouquette

L'agaça

Aici senhorejava a la branca nauta d'un pomièr tot enflorit.

Aval, gaitava, prudenta e mesfiosa, tot passatge de qué que siague a l'entorn d'un òlme ont aviá quilhat son nis.

Pertot èra femna, vestidad'òme, clins la levita negra e la gileta hlanca del viveire o de l'illusionista.

Se podiá passar del tambre, de tant que sa preséncia o fasiá delembrar tot. E, quand disi podiá, deuriái dire, puslèu, pòt, que s'arrestarà pas deman matin

Ten la vida dura, reconoscuda als cats perque vivon dins l'ombra de l'òme, entre que, ela, provinciala, degun ne'n parla pas. Mas se'n pensa pas mens. E demòra. Imperiala.

A la branca na'ta d'un pomièr tot enflorit.

Max Roqueta

LES CORNEILLES

On n'en parle qu'au pluriel. Certainement, de majesté. Parce que si elles n'ont pas la majesté éclatante du grand corbeau, elles en ont la superbe et l'allant que vous donne le nombre.

Elles sont les noires guirlandes de l'hiver, quand le froid éclate la pierre et nous rassemble dans la douceur des maisons.

Ce sont des guirlandes dans la brume et dans sa grisaille. Comme si un deuil se détachait du cortège. Harmonieux en sa démarche souple et balancée.

Elles sont la garde des murailles. Elles sont la garde des vieux châteaux. Et des grandes maisons veuves de tout habitant.

Leurs cris grincent dans le froid. Ils creusent encore davantage l'étendue des champs déserts. Et ne retentissent jamais si bien que sur les champs de neige.

La belle corneille, à l'oeil rond où luit un reflet de la ruse de l'homme. Qu'elle ne veuille pas laisser de trop loin et d'un trop long temps.

Nous pouvons le dire, maintenant : la corneille, à bon escient, nous a choisis.

Max Rouquette

LAS GRALHAS

Se ne'n parla pas qu'al plural. Saique, de majestat. Perdeque, s'an pas la majestat ufanosa del corbatàs, n'an la supèrbia e l'enavant que lo nombre vos balha.

Son las garlandas negras de l'ivèrn, quand lo freg esclata la pèira e nos recampa dins lo doç dels ostals.

Son de garlandas lins la nebla e son escur. Coma s'un dòu se destacava del seguit. Armoniós en son anar mufle e balançat.

Son la garda de las parets. Son la garda dels castelasses. E dels ostals grands veuses de tots estadants.

Sa crida craïneja lins lo freg. Sa crida expandís, encara mai l'expandi dels camps desèrts. E, non jamai restontís pas tan clar coma sus los camps de la nèu.

La polida gralha de l'uèlh redond, ont lusís un rebat de la rotina de l'òme. Que vòl pas daissar, de tròp luènh e de tròp long temps.

O podèm ara dire : la gralha, a bèl èime, nos causiguèt.

Le lorient

Je suis le secret des bois
et je suis l'âme des sèves.
Je suis le signal de l'amour,
et, rapide comme l'éclair,
ombre d'or parmi le feuillage.

Les yeux éblouis s'écarquillent
un clin d'oeil, et je suis passé.
Ils n'ont que l'image d'un souvenir.

Celui de la saison d'été.

Celui de la terre des dieux.

Celui du fruit en bouche.

Celui d'un parfum frais entre lèvres et dents.

Pierre d'or volant parmi les rameaux,
Ma voix traîne de l'or au plus pur de l'été,
sur le seul reflet de mes ailes.

Nul ne peut me garder, délice pur,
assez de temps pour s'en rassasier ;
mais, pour me regretter ; l'éternité.

Max Rouquette

L'auriòl

Siái lo secret de la selva,
e siái l'arma de las salvas.
Siái lo senhal de l'amor
e regde coma l'ulhauç
ombra d'aur entre las fuèlhas.
Los uèlhs esterlucats s'alandan :
davant que cuguen siái passat.

An que l'imatge d'un recòrd.

Recòrd de la sason d'estiu

Recòrd de la tèrra dels dieus.

Recòrd de frucha en boca

Recòrd d'un parfum fresc entre bocas e dents.

Siái pèira d'aur que vòla entre la rama,
mon cant rebala d'aur clins lo fum de l'estiu,
tirat al rebat de mas alas.

Delicia pura que degun pòt pas reténer
ges de temps per s'assadolar :

L'etèrne, per me regretar.

Max Roqueta

Le secret des hirondelles

Seules dans la clarté du ciel.
Noyées dans sa joie.
Et bâtisseuses, sous les tuiles, de leurs nids.
Avec, toujours, au fond de la tête, cet espace sans fin
du grand voyage, au-dessus de la mer. Vers le désert,
vers les blanches maisons éblouissantes, vers les palmes,
vers l'eau tranquille de l'oued.
Ce choix entre deux mondes si différents.
Dont l'un est toujours le paradis de l'autre.
Et ainsi de suite.

Jusqu'à l'absence.

Max Rouquette

Lo secret de las irondas.

Solas dins la lutz del cèl.
Negadas dins sa gaug.
E bastissairas, jos los teules, de nisadas.
Amb totjorn, al fons de l'èime, aquel espan di sens fin
del grand viatge, en subre de la mar. Cap al desèrt,
als ostals blancs esterlucants, a las palmas,
a l'aiga pausada de l'oed.
Aquel balanç entre dos monds tan disparièrs.
Qu'un i es totjorn lo cèl de l'autre.
Adereng de longa.

Fins a l'abséncia.

Max Roqueta

Lo barbaros

09/02/81 (p. 83)

Un vièlh recòrd qu'ái tant de fes contat qu'ái pas jamai ensajat de l'escriure, estent que çò que se parla s'esbèu dins la paraula, parfum tròp sovent destapat, un vièlh recòrd me torna a l'èime. E benlèu qu'ara es vengut lo temps, coma que ne vire, de lo marcar sul papieròt d'aquel jorn, ont lo cèl escuresit e bas te buta a t'estremar e a traire l'agach non pas sul defòra, mas sul dedins.

Lo cèl èra parier. Gelava. Un jorn de caça al singlar. M'avián mes sul pelenc d'una vièlha carbonièra ont passava a ras un camin delembrat, tapat de bruga e de monges. Las blacas nautas e foscas i fasián un cercle d'ombras. E tot èra mut. Terriblament mut. Fasiá mai d'una ora e mièja que la chinarèda èra partida, luènh, plan luènh sus un pè. Avían levat, saique, pas qu'a la ràbia dels japars, èra de bon comprene. Mas la caça, uèi, èra pas per los sèrres que tenián, mai d'un cinquantenat, perduts pels bòsques. E que non nos vesián ni nos ausissián. Èri tan sol que posquèt l'èstre Adam al jorn primièr del mond. E sabi pas res que valgue a d'oras, aquela sentida. Èstre sol, sol èstre. Fasiá pas un pèu d'èr. Lo silenci èra de plomb : pas una fuèlha per fernir.

E, d'una, sortit de quin bartàs escur, gisclat de la nuèch, nascut de res, vegèri, a quatre passes de ieu, un papach-ros. Argent viu, acomençava un brande mesclat d'amistat e de crenhença, de prudéncia e d'enjullament. Bombissíá d'una volada corta per s'anar quilhar sus qualca branqueta. E, d'aquí, lo còl clinat, m'espiava un temps. De qu'es qu'i passava pel cap ? Daissava sa branqueta en un balanç que lèu s'apasimava per se venir plantejar sus una pèira, al sòl demorat negràs dempuèi tant de temps. D'aquí partissíá per s'anar pausar sus çò que demorava de la cabana del carbonièr. Mas dins tot aquel varalh, leugièr coma pluma, agut, dançarèl, i aviá quicòm que non jamai cambiava pas : cada moviment de mai que fasiá lo sarrava un pauquet mai de ieu. De ieu que sabiái pron, d'avança, ont ne voliá venir, e que m'èri tibet, empeirat dins una pausa d'estatua. Assetat, lo fusilh pausat dins lo plec del coide, èri vertadièrament lo simbèl del caçaire. Tot moviment m'èra d'ara-en-avant enebit, se voliái pas lo veire s'avalir dins las ombras bassas dels bartasses. Lo daissavi pas de l'uèlh. Èra una pichòta bola de vida, caudeta dins son vestit bofarèl de plumas tan finas coma de seda. Seda grisa amb solament, sul cap, una taca negra. E lo bèl rossèl del papach. Mas, subretot, poncha aguda de vida, negre, lusent, l'uèlh, qu'el tanben me daissava pas d'un pèu.

Ara lo vesiái qu'èra a ras de me tocar lo pè. Preniá fisança. Fasiá pas pus que de pichòts sauts, d'aquí, d'alai, de costat. Trasiá, per còps, son crit un pauc craïnejant, brèu, sinhal puslèu que crida. Me marcava coma de son agre. N'èrem a nos tocar. Èri voluntós de saupre coma aquò finiriá.

Finiguèt coma non jamai l'auriái pas pantaisat S'anèt quilhar sul canon de mon fusilh. A tocar l'amira. E aquí, i demorèt pron de temps. Qu'èra aquí, saique, l'afrairement mai grand que se podiá, d'un biais coma de l'autre agandir. I senhorejava. Era pas pus ieu qu'agachava sens fin. Èra coma part, ara, de ieu. O puslèu ieu, d'el. Sauve de tota paura, èra aquí pausat coma sus una branca bassa d'arbre. Espiava de pertot, de còps, còl tibet, de còps, còl clinat. L'auriái poscut tocar. Era pas de besonh. Èrem ligats per aquela branca de fèrre negre. S'èra fisat a ieu. Lo caliá pas decèbre. Tenguèri tant coma posquèri, en aquel freg de lop. E mai aquela longa espèra siague estada malaisida de téner.

De qu'es qu'aviá menat en son sicap, menut e arderós ? De qu'es que, contra tota prudéncia — aquela que mena e que desmena la sauvagina — i fasiá cercar l'òme ?

Me seriá vengut sus l'espatla, siaguèssi pas estat tant estonat. Calor, saique non. Noirement ? pas gaire mai. Aviái res escampat alentorn. E puèi, èra pas tant de besonh, per un pauc de moleda, de se venir pausar ont èra, tan pròche. E cresi pas qu'agèsse jamai vist un òme l'arribar. Companhia ? Puslèu, saique. Se derrabar, quand siaguèsse qu'una mièja-oreta a la solesa terribla de l'ivèrn e a aquel secret dels bòsques, que, se ne cresèm Tacita, los Germans lo nommavan Dieu. Calor de doas vidas tan desparièras, mas vidas, pasmens. Astres parièrs se crosant l'espès d'un degot ; pres al flume del temps. Per se despartir, tomarmai, per sempre mai. L'aucèlh èra per ieu lo risolet de la natura, un signe de

tendrum e de belesa, un miracle de la vida qu'es ela, adejà, miracle dins tot çò de dur, de freg, d'enemic que la podriá espotir ; una fôrma de l'alèn divenc. Çò que siaguèri per el ? Degun o sauprà pas jamai. Serà pas qu'una ombra de mai sus la nuèch del mond e del temps.

Quicòm, puèi, i passèt per l'èime. Sonat per qual sap quina crida muda gislada de l'ivèrn, sens rason semblava, se prenguèt la volada, d'un còp. S'anèt pausar sul pièudel d'una blaca bassa. M'esprièt encara un brieu. Puèi, s'avaliguèt dins la bruga coma dins la selva del temps. M'aviá dich çò que m'aviá a dire.

9 février 1981 (p. 90)

Un vieux souvenir que j'ai si souvent conté que je n'ai jamais essayé de l'écrire, car ce dont on parle s'évapore dans la parole, parfum trop souvent éventé, un vieux souvenir me revient à l'esprit.

Le ciel était comme aujourd'hui. Il gelait. Un jour de chasse au sanglier. On m'avait posté sur le terre-plein d'une ancienne charbonnière, où passait, tout près, un chemin oublié, couvert de bruyère et de cistes. Les chênes, hauts et sombres y faisaient un cercle d'ombres. Et tout restait muet. Terriblement muet. Il y avait plus d'une heure et demie que la meute était lâchée, loin, bien loin, sur une piste. Ils avaient levé un sanglier, sans doute ; il était, à la fureur des aboiements, facile de le penser.

Mais la chasse aujourd'hui n'était pas tournée vers les crêtes que nous tenions, plus d'une cinquantaine, dispersés dans les bois. Et qui ne nous voyions pas, ni ne nous entendions. J'étais aussi seul que put l'être Adam au premier jour du monde. Et je ne sais rien qui vaille, à de certaines heures, cette sensation. Etre seul, seul être. Il ne faisait pas un brin d'air. Le silence était de plomb : pas une feuille pour trembler.

Et soudain, sorti de quel obscur buisson, jailli de la nuit, né de rien, je vis à quatre pas de moi, un rouge-gorge. Vif-argent, il entreprenait une danse mêlée d'amitié et de crainte, de prudence et de fascination. Il bondissait en une courte volée pour aller se percher sur quelque branchette. Et là, le cou penché, il m'observait un temps. Que lui passait-il par la tête ? Il laissait sa branchette à son balancement qui ralentissait bientôt, pour aller se planter sur une pierre, au sol, resté noir depuis tant de temps. De là, il partait pour aller se poser sur ce qui restait de la cabane du charbonnier. Mais dans toute cette agitation, légère comme plume, aiguë, dansante, il y avait quelque chose qui ne changeait jamais : à chaque mouvement qu'il faisait, il se rapprochait un peu plus de moi. De moi qui savais bien, par avance, où il voulait en venir, et qui m'étais tendu, pétrifié dans une pause de statue. Assis, le fusil posé sur la saignée du coude, j'étais véritablement le symbole du chasseur. Tout mouvement m'était désormais interdit, si je ne voulais pas le voir disparaître dans les ombres basses des buissons. Je ne le quittais pas de l'œil. C'était une petite boule de vie, bien au chaud dans son habit bouffant de plumes aussi fines que de la soie. Soie grise avec, seulement, sur la tête, une tache noire. Et la belle rousseur du jabot. Mais, surtout, pointe aiguë de vie, noir, luisant, l'œil qui, lui aussi, ne me quittait pas d'une seconde.

Maintenant, je le voyais près de me toucher le pied. Il prenait confiance. Il ne faisait plus que de petits sauts. Ici, ou là, par côté. Il jetait, parfois, son cri un peu grinçant, bref, signal plus que cri. Il me marquait comme part de son territoire. Nous allions nous toucher. Je voulais savoir comment cela finirait.

Cela finit comme je ne l'aurais jamais rêvé. Il alla se percher sur le canon de mon fusil. Près du point de mire. Et là, il resta pas mal de temps. Car c'était là, sans doute, la plus grande fraternisation qu'il se pouvait atteindre, d'un côté comme de l'autre. Il y régnait. Ce n'était plus moi qu'il regardait sans arrêt. Il était, maintenant, comme part de moi-même. Ou, plutôt, moi, de lui. Exempt de toute peur, il était posé là comme sur la branche basse d'un arbre. Il regardait de tous côtés, parfois le cou tendu, parfois penché. J'aurais pu le toucher. Ce n'était pas nécessaire. Nous étions liés par cette branche de fer noir. Il m'avait fait confiance. Il ne fallait pas le décevoir. Je tins aussi longtemps que je pus, par ce froid de loup. Bien que cette longue durée ait été dure à tenir.

Qu'avait-il poursuivi, dans sa tête, ardente et menue ? Qu'est-ce qui, contre toute prudence – celle qui mène et démente la sauvagine – lui faisait chercher l'homme ?

Il serait venu sur mon épaule, je n'en aurais pas été plus étonné. La chaleur, sans doute pas. La nourriture ? Guère plus. Je n'avais rien jeté autour de moi. Et puis il n'était pas tellement nécessaire, pour un peu de mie de pain, de venir se poser là où il était, si proche. Et je ne crois pas qu'il ait jamais vu un homme le nourrir. La compagnie ? Plutôt, sans doute. S'arracher, ne serait-ce qu'une petite demi-heure, à la solitude terrible de l'hiver, et à ce secret des bois que, si nous en croyons Tacite, les Germains appelaient Dieu. Chaleur de deux vies, si différentes, mais vies, pourtant. Destins semblables se croisant l'instant d'un soupir ; pris au fleuve du temps. Pour se séparer, ensuite, à tout jamais. L'oiseau était pour moi le sourire de la nature, un signe de tendresse et de beauté, un miracle de la vie qui est déjà, elle-même, miracle dans tout cela de dur et de froid, d'hostile qui pourrait l'écraser ; une forme du souffle divin. Ce que je fus, pour lui ? Nul ne le saura jamais. Ce ne sera qu'une ombre de plus sur la nuit du monde et du temps.

Puis, quelque chose lui passa par la tête. Appelé par je ne sais quel cri muet, jailli de l'hiver, sans raison apparente, il prit son envol, soudain. Il alla se poser sur la branche sèche d'un chêne bas. Il me regarda encore un peu. Puis, il disparut dans la bruyère comme dans la forêt du temps. Il m'avait dit qu'il avait à me dire.

La Nuit du rouge-gorge

CONTE DE NOËL POUR LES PETITS D'HOMMES

Pour Père Azéma.

Voici presque deux mille ans que Jésus naquit à Bethléem, dans une pauvre étable, entre l'âne et le bœuf. Depuis, il est revenu chez son Père, dans la gloire du paradis, dans la lumière des astres et des archanges, dans la musique des séraphins.

Mais pour être une fois venu sur la terre, et bien qu'il ait connu les hommes, il a gardé de son séjour un souvenir tendre et plein de pitié. Et tous les cent ans, dit la légende, il délaisse un moment la gloire de la céleste cohorte et le bonheur infini de l'éternel pour venir se mêler, dans quelque pauvre église, au peuple le plus humble, qui manifeste pour la fête de sa naissance le plus de joie et de pureté de cœur. On dit qu'une nuit entre toutes les nuits du monde, il choisit l'église d'un village cévenol perdu dans les bois et qui, vu du haut des cieux, au sein d'un monde ténébreux, semblait une étincelle de tendresse, une goutte de rosée dans la clarté de l'aube, la flamme d'un ver luisant dans l'herbe de mai.

Ceux du village, bergers, travailleurs et bûcherons, avaient alors laissé les brebis, le sécateur des vignes et la cabane de pierre et, en ces derniers jours de décembre, ils sentaient le temps de cette année entre toutes les années du monde couler entre leurs doigts comme un peu de sable d'or ; ils se rapprochaient, cette nuit-là, de ce grand feu de cheminée où, sous leurs yeux, danse tout le passé déjà un peu légendaire, et de cette nuit lumineuse aussi, dans l'église ouverte, où, plus intense que les cierges, brillait l'espoir d'un enfant nouveau-né, d'un monde nouveau, d'une année nouvelle avec le pur rayonnement d'une neige de Saint-Sylvestre dont la fonte serait le signe du printemps. Dans l'attente d'un printemps pour rajeunir à nouveau les amandiers, orner de jeunes sarments la vigne noire, et ranimer le doux langage des oiseaux dans les bois, ils étaient redevenus semblables à des enfants, oublieux du temps passé, mais des enfants aux cheveux blancs, tournés tous vers la vie, la seule véritable, et qui est devant.

Et parce qu'ils étaient des enfants, avec ce cœur tendre, prêt à fondre comme une neige toute fraîche, remettant leurs pas dans leurs pas d'enfants, ils riaient entre eux de loin, pelotonnés sous les lourdes capes, tandis que tout le village s'installait dans l'église lumineuse de minuit, dans un bruit de chaises et de sabots ; parce qu'ils avaient les yeux éblouis de rêve et que le cantique jaillissait de leur poitrine plus haut que les étoiles, c'est parmi eux que Jésus vint en ce Noël d'entre tous les Noëls du monde, où les villages, autour d'un enfant de cire, viennent à minuit communier dans l'amour des vivants et des morts.

Parmi eux, dans le chœur, Jésus aperçut un enfant de dix ans dont le visage reflétait une telle lumière qu'il semblait voir le ciel. Jésus connaissait bien ce reflet. Il l'avait vu sur le visage de Pierre le pêcheur, de Jean, et aussi sur celui d'un pauvre, un saint qu'on appelait François d'Assise. Toute la naïveté de l'amour qui emplissait l'église semblait s'être concentrée dans le regard de cet enfant rêveur. Et Jésus, devinant sa pensée, dit en lui-même : « Que ta volonté se fasse ! »

Il descendit, invisible, dans l'église, entre les chaises de paille sur lesquelles des vieilles pliaient leurs pauvres genoux perclus, où les jeunes penchaient sur le livre des cantiques des visages tout ensoleillés d'espoir, il passa parmi les hommes, au fond, mêlant toute la force de leur sang aux hymnes d'espoir et d'allégresse.

Jésus passa la porte sans l'ouvrir, et de même qu'il était entré un jour dans l'eau du Jourdain, il descendit dans la nuit glacée. Passant par les rues désertes, il descendit le chemin des vignes, pour prendre enfin le chemin charretier d'une combe. Fini les cantiques à présent. Seul le vent arrachait aux branches une cantilène glacée. La lune était de l'autre côté de la terre. Et sombre était la lumière du firmament. Jésus marchait et la terre durcie résonnait sous son pas. Mais aucune créature au monde n'aurait pu l'entendre et les étoiles ordonnées dans le ciel feignaient de ne pas le voir. Aucune d'elles ne suivait son chemin dans le ciel de la combe obscure.

Il arriva au niveau d'une vieille charbonnière, un espace noir où pleurait dans un chêne vert le vent le plus solitaire du monde. Et Jésus dit : « Vent, pourquoi pleures-tu ? » Et le vent répondit : « Je pleure d'être seul au monde. » Alors Jésus dit : « Viens avec moi ; j'ai de quoi réchauffer ton cœur. » Le vent le suivit, le nez sur ses talons, sauvage et silencieux comme un loup.

Sur le gravier, ils virent un renard en arrêt, tout droit, les oreilles dressées. Et Jésus lui dit : « Salut, renard ! » Méfiant, le renard disparut, lueur fugitive. Mais Jésus, qui voit tout, alla jusqu'à son terrier, creusé sous un roc. Ses yeux brillaient tout au fond et ses poils se hérissaient : « O renard, pourquoi as-tu fui ? » et le renard répondit : « Je crains trop la voix des hommes. Qui es-tu, toi, pour entrer dans ma grotte, avec cette grande lueur ? Est-ce ma fourrure que tu viens chercher ? » Jésus posa sa main sur le poil soyeux de la bête, qui se sentit soudain envahie d'une chaleur d'été. « Ecoute, renard, ne crains pas de me suivre ; je te ferai voir quelque chose qui illuminera ton cœur. » Le renard se leva et suivit Jésus ; et, à sa suite, le vent qui lui avait cédé la place se faisait très léger, pour épargner son poil, et retenait son souffle.

Ils avançaient dans la combe du Mûrier où Jésus n'était jamais passé et les paliures le retenaient par le manteau : « Je vous connais, fit Jésus, vous m'avez accompagné au Calvaire, de vos épines ils m'avaient fait une couronne. Le renard baissait le museau ; parfois, le vent grognait. Dans cette combe, ils rencontrèrent le lièvre, qui attendait Jésus, les oreilles dressées ; tout émerveillé, le blaireau à la démarche lourdaude et se méfiant de tout, comme Thomas ; le sanglier dont le groin laboure la terre compacte sous les arbres ; la fouine longue et fine et sa belle-sœur la belette et son beau-frère le putois, les rôdeurs de terres nocturnes. Sur un vieux rouvre, la pie et le geai rêvaient. Le faucon et la buse réveillés formaient des cercles, haut, très haut, dans l'air glacial. Sur un signe de Jésus, ils arrivèrent et le lapin ne prit pas peur. Jésus vit le merle et lui dit : « O merle, tendre musicien des bois de chênes verts, j'ai besoin d'un chanteur dans ma crèche. Viens, les hommes sont en train de m'adorer, il faut que tu me suives aussi. » Et le merle dit en sifflant, comme il est d'usage dans son espèce : « Les hommes ? Je suis bien placé pour les connaître. J'ai un plomb dans l'aile qui me rend sensible au temps. Et ils affirment que je suis aussi noir que les péchés du monde. » La grive, perchée sur la cime d'un rouvre sombre et dépouillé, se laissa tomber, d'aplomb, sur la cohorte qui suivait, muette, les pas légers de Jésus.

Le premier à rejoindre Jésus avait été le rouge-gorge. Ami et compagnon du charbonnier, amoureux de ce feu de branches où semble s'être retirée toute la clarté du monde à trois lieues à la ronde, il vient se poser tout près de l'homme, dans le pâle soleil d'hiver. Jésus lui dit en souriant : « Viens, mon tout-petit, plus que tout autre, je t'aime, petite étincelle de l'amour de Dieu qui te donna deux gouttes de sang, un sur la gorge et l'autre dans tes veines. »

Ils traversaient la garrigue où les genévriers pointus prenaient l'aspect de pèlerins en marche. Frôlés par le vent, les pins gémissaient. Et les arbres dirent à Jésus : « Et nous, ne pourrions-nous pas te suivre ? » Et Jésus leur répondit : « Heureux ceux qui ont les pieds dans la terre, car ils ont la tête dans le ciel. Le vent nous suit. Quand il reviendra de là où je l'emmène, il vous fera chanter toute la musique de la nuit. » Et les pierres dirent : « Et nous, Seigneur, qui ne pourrions pas te suivre ? » Et Jésus leur répondit : « Heureux les infirmes, car leur pensée va vers Dieu. Ne pleurez pas, pierres du chemin, rochers de la terre ; vous êtes les fils aînés de mon père. Il n'y avait pas d'arbre alors, ni d'animaux, ni d'hommes, et dans le premier matin, à la première lumière bue, les pierres reluisaient. Pierres, vous êtes le poids de la terre, l'équilibre du firmament, la pierre sur laquelle mon Père a bâti l'harmonie du monde. N'enviez pas cette nuit à ceux qui passent entre soir et matin, vous qui possédez toutes les nuits de l'Eternité. » Alors les pierres, émues par de si belles paroles, dirent « Amen » dans leur langage que seuls peuvent saisir la fourmi et le lézard, puis elles retournèrent à leur tâche sans fin dans la gravitation universelle.

Au terme d'une longue marche, ils retrouvèrent les maisons des hommes. Et plus elles approchaient, plus les bêtes hésitaient. Pour la première fois, elles allaient pénétrer dans cet étrange et stupéfiant amas de pierres où les hommes font du feu, la nuit, un feu semblable à la lumière du ciel, et où ils se retiraient avant l'ombre et le froid. A vingt pas des maisons, le lièvre, qui avançait Jésus, s'arrêta tout net, sans bouger, et se mit à trembler de tout son poil. Et Jésus entendit ce qu'exprimait sa chair obscure : « Voici deux hivers, quand il fit si froid, que la neige recouvrait toute la terre et que l'herbe était ensevelie sous la glace, après cinq jours de jeûne, poussé par je ne sais quelle illusion, je

m'avançais comme aujourd'hui, vers la demeure des hommes. Je suis venu jusqu'à l'endroit où je me trouve maintenant. Je me suis lentement approché, habité par un rêve hasardeux : eux qui avaient tout pris, possédaient des maisons, des feux, de la nourriture probablement, eux qui sont si adroits pour toute chose, devant le malheur qui nous réunissait tous dans la même souffrance, comme nous réunissent l'eau et le feu, peut-être cesseraient-ils de nous traquer et nous donneraient-ils de l'herbe et du grain. Malgré la faim et le froid, j'attendais, dressé, calme et tremblant, sans oser aller plus loin, épouvanté par la hauteur des maisons et par la douceur de l'air qu'elles abritaient... J'ai des plombs qui roulent sous ma peau ; et je suis reparti, volant sur la neige, le cœur noyé de tristesse et de désespoir. Pourquoi ont-ils agi ainsi, avec nous qui avons faim et qui ne demandions qu'un peu d'herbe sèche ? » Et Jésus entendit clairement dans le silence, la voix unanime qui montait de son troupeau tout ému : « Ne savent-ils pas ce qu'est la souffrance, ce qu'est la faim qui tenaille les côtes, et le froid, et les petits qui crient famine ? N'ont-ils jamais pensé dans la chaleur de leurs maisons et de leurs tables que nous, nous sommes sans toit, sans récolte, sans feu ? »

Mais Jésus leur répondit : « Il suffit d'une fleur pour embaumer toute une chambre. Un enfant d'homme, cette nuit, a ouvert son cœur à la pitié ; devant une crèche dorée et lumineuse, il a songé à votre solitude dans la nuit et le froid, et par cette seule pensée, ce sont tous les hommes qui éprouvent pour vous de l'amour fraternel. Vous pouvez entrer dans l'église après moi. Vous n'aurez rien à craindre. »

Donc, à la suite de Jésus, ils entrèrent dans l'église, au moment où le chœur des hommes et des femmes entonnait un chant puissant d'allégresse et de triomphe. Jésus prit sa place entre l'âne et le bœuf. Le vent, la queue basse, retenait son souffle, de peur d'éteindre les chandelles ; il ne savait pas où se mettre. Le renard, museau au sol, marchait à petits pas au milieu de l'église et vint se blottir dans un coin, près de l'autel de la crèche. Le lièvre s'étonnait de cette lumière, de cette musique de rêve et de cette paix. Dans l'âme de chaque homme, un archange était descendu. Seul, l'enfant de dix ans, regardait ce pèlerinage, les yeux grands ouverts, et voyait son rêve vivre sous ses yeux. Plus ému encore de les voir, ceux de la garrigue et du bois, ceux pour qui la vie est une lutte de chaque instant, trouver ainsi la paix, la lumière et la chaleur. Le chasseur, avec son âme de cette nuit, était heureux de voir, près de lui, le lièvre assis, la tête dressée, écoutant les chants si étrangers au sainfoin matinal ; heureux d'avoir à leurs côtés un blaireau, si sérieux dans son recueillement, loin de sa tanière ; de sentir une grive, un merle, un perdreau près de la colombe du Saint-Esprit, et de voir le rouge-gorge à son aise, comme s'il avait toujours été là, les hommes en avaient aux lèvres un tendre sourire.

Puis, dans la chaleur et dans l'amour de cette fête, les oiseaux mêlèrent leur claire musique aux cantiques. Le merle dévida un ruisseau de pur velours sombre, une musique de paradis, libre, aussi somptueuse qu'une chaîne de montagnes dans une lumière d'aube, un chant baigné de rosée et de feuilles sèches au pied d'un rouvre. Il chantait avec une allégresse sans ombre, un élan continu, un cœur simple. A son écoute, l'église paraissait s'ouvrir comme une fleur devant la cour céleste suspendue pour l'entendre. Le rouge-gorge gazouillait doucement près de l'enfant de cire. Il inclinait la tête avec tendresse et oubliait en chantant tout ce qui l'entourait. Le merle apportait le chant des combes profondes qui se dégagent de la brume du matin, la voix de la forêt amère, émue par la première lueur de l'aube, le silence des chemins que la nuit déserte, et la plainte d'une branche morte dressée sur un ciel d'hiver. Le rouge-gorge, lui, était la voix du fourré, du thym, du roc solitaire, uniquement visité par le même petit oiseau ou par les rayons successifs de la lune et du jour.

La sauvagine silencieuse, mêlée aux chrétiens, était comme fascinée par les chants, la lumière et la paix.

« *Ite missa est* », dit le prêtre. Dans un bruit de chaises et de sabots, l'église se vida. Les bêtes retournèrent à la nuit, à l'air glacial, à la forêt. Les archanges regagnèrent le ciel de Dieu. Les hommes, bien emmitoufflés, coururent vers leurs maisons, vers la chaleur de la table ou du lit. La mémoire des hommes est comme la surface lisse d'un lac ; chaque chose y produit un bref remous, puis l'eau redevient le calme miroir qu'elle était. Dans le vin et les viandes, ils oublièrent la nuit lumineuse et fraternelle. Seul l'enfant aux yeux de songe se souvint de cette nuit où toute la sauvagine des bois vint près de Jésus, de cette nuit où le merle modula un cantique d'éternité.

Encore au matin, le souvenir en était-il flou dans sa mémoire. Mais comme il fut le premier à revenir dans l'église pour allumer les chandelles de l'autel, il trouva, près de la crèche de Jésus, un petit oiseau endormi. Le rouge-gorge de la nuit lumineuse était encore là. Réveillé par la main chaude de l'enfant, il regardait partout, ne sachant où il était.

Sur le seuil de l'église, devant la neige fraîche de la nuit, l'enfant ouvrit sa main à l'oiseau libre.

Et depuis, parmi les hommes, il y a un homme qui cherche à savoir s'il a rêvé ou s'il a réellement vu le Noël de la sauvagine. Tandis que, dans le secret des bois pleins d'une vie inconnue, un petit oiseau d'un buisson à l'autre, cherche peut-être encore la preuve de la nuit qu'il rêva.

L'aucèl dins la gàbia



Fableta de Louis Delluc. Illustration d'Alain Roux

- **Perqué donc virar e virar
Cent mila còps dins la jornada
E totjorn tustar e tustar
A la pòrta totjorn barrada ?
Sès en gàbia, paure pinson,
Demoraràs dins ta preison.
Aital disiá `na mesengòta,
Minharda, risenta, bravòta,
A un aucelon prisonièr
Dins una gàbia pendolhada,
(Plan solida e plan ben clavada)
A la branca d'un peronièr.**
- **Perqué viri totjorn, enquèra,
Li respondèt lo paure aucèl,
Coma s'èri dins un cruvèl ?
Quò's que, meu, contra ma sofrença,
Ai pas qu'una arma : l'esperança.
Se me sèi jamai aclatat,
Quò's qu'aimi tròp ma libertat.**

L'oiseau dans la cage -Pourquoi donc tourner et tourner Cent mille fois dans la journée , Et toujours frapper A la porte toujours fermée ? Tu es cage pauvre pinson , Tu resteras dans ta prison	 Ainsi disait une mésange, Mignarde, rieuse, joliette, A un oiselet prisonnier Dans une cage suspendue, (Bien solide et bien fermée) A la branche d'un poirier.	 - Pourquoi je tourne toujours, encore Lui répondit le pauvre oiseau, Comme si j'étais dans un crible ? C'est que, ma chère, contre ma souffrance, Je n'ai qu'une arme : l'espérance. Si je ne me suis jamais résigné, C'est que j'aime trop ma liberté.
---	---	---

Fable de Jean de La Fontaine

Lo corbàs e lo rainal.

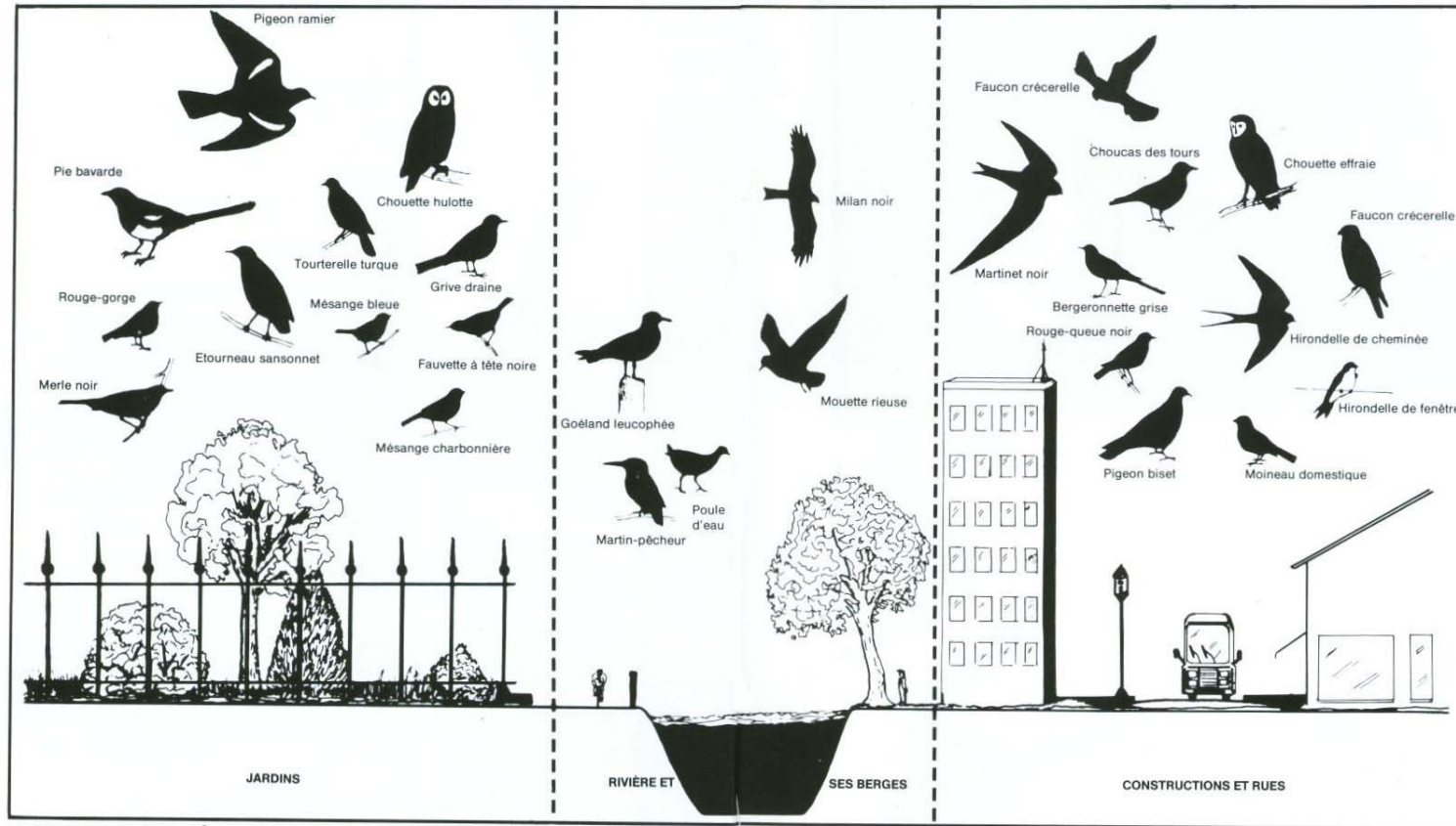
Mèstre corbàs sus un arbre pincat,
Teniá dins son bèc un fromatge.
Mèstre rainal, per la flaira aliscat,
Li tenguèt aiceste lengatge :
« Adissiatz, Mèstre del Corbàs.
Que vos tròbi polit ! que me semblatz bravàs !
Sens mentir, se vòstre ramatge
S'endeven amb vòstre plumatge,
Vos vaquí tòp-modèl de tota la ramada. »
Lo corbàs alavetz se monta lo cocò ;
E per s'i far la votz pr'aquò,
Alanda un bèc grandàs, qu'en tomba la calhada.
Lo rainal se l'arrapa, e ditz : « Vos sià leiçon,
Mon bon Monsur, tot vantador
Viu al despens del colhon que l'escota.
Aqela val un fromatge, sens dopte.»
Lo corbàs se jurèt, vergonhós e moquet,
Un autre còp, de restar quet.

Le corbeau et le renard.

*Maître corbeau sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »
À ces mots le corbeau ne se sent pas de joie ;
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.*

Traduction de Marcel Esquieu.

« A la découverte de la faune de Midi-Pyrénées » édité par la Société de Protection de la Nature de Midi-Pyrénées.

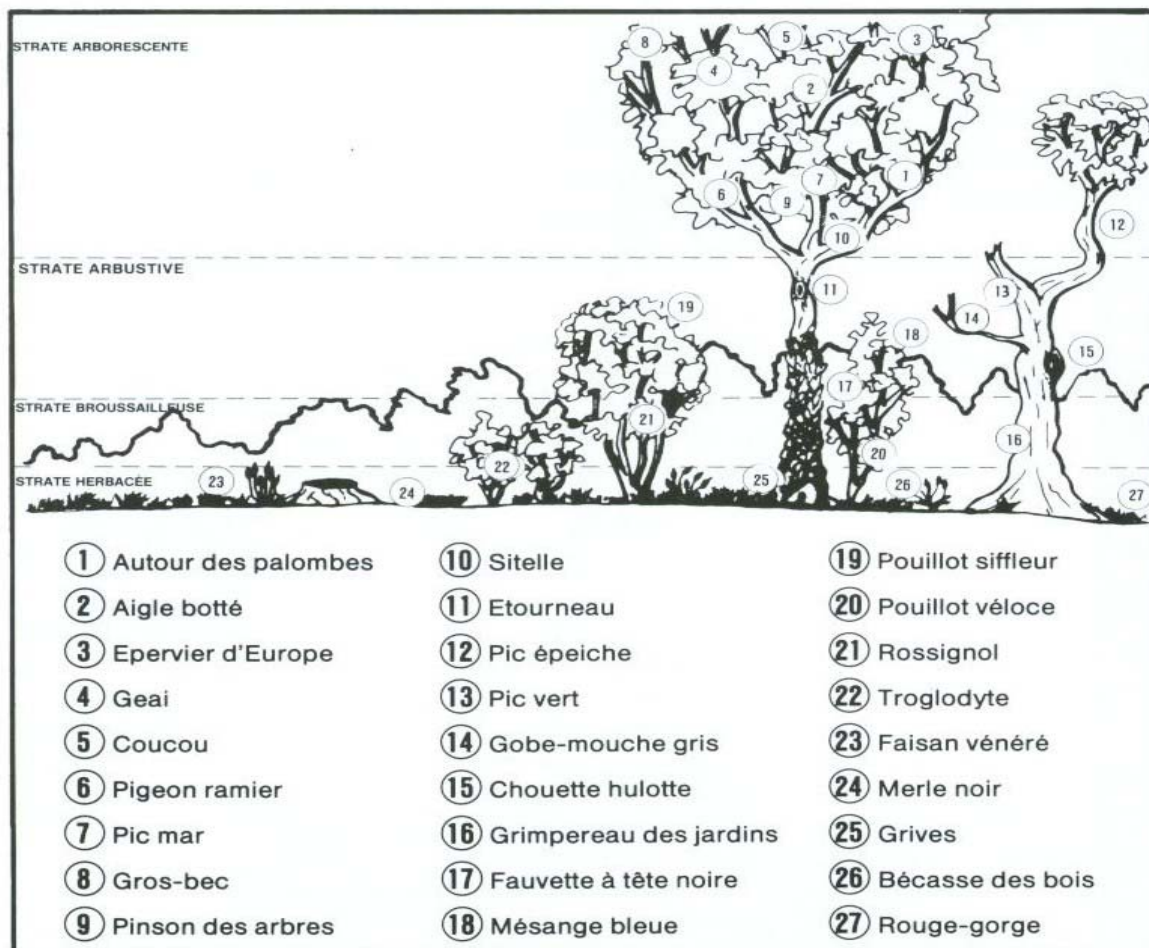


SPECTRE DE LA RÉPARTITION DES OISEAUX DANS LA VILLE.

N.B. Les tailles respectives des espèces figurant sur un même schéma ne sont pas respectées.

La ville est la juxtaposition de plusieurs milieux qui abritent, chacun, des espèces spécifiques :

- des oiseaux très habitués à l’homme : moineau, étourneau, pigeon, bergeronnette ...
- des oiseaux rupicoles (des rochers) auxquels les bâtiments offrent des refuges : hirondelle, martinet, faucon crécerelle, choucas, rouge-queue ...
- des oiseaux de milieu rural adaptés aux espaces verts : merle, tourterelle turque, mésange, pie, chouette hulotte, rouge-gorge ...



**RÉPARTITION DE L'AVIFAUNE PAR STRATE DE VÉGÉTATION
FORÊT DE GRESIGNE**

La bécasse des bois et le rouge-gorge se nourrissent et nichent à terre. Les merles et les grives se nourrissent à terre en retournant bruyamment le tapis de feuilles mortes pour y découvrir mollusques, vers et insectes, mais nichent plus haut dans les arbres. Le troglodyte, le pouillot véloce, le rossignol habitent les sous-bois touffus et nichent à faible hauteur. Un peu plus haut, on trouve la fauvette à tête noire. Oiseaux de troncs et de branches : les pics, sittelles et grimpereaux. Ils y vivent, y nichent et s'y nourrissent. Oiseaux des feuillages : nombreux sont ceux qui se nourrissent de glands, de fânes ... : ce sont les gros becs, les pigeons ramiers, les geais et autres corvidés, les pinsons. Les mésanges bleues recherchent les petits insectes sous l'écorce des hautes branches. Le coucou se nourrit surtout de chenilles.

SOMMAIRE

Descriptif des actions	pages 1 - 2
Aides linguistiques :	
Fiche d'identification des oiseaux	page 3
Lexique thématique à compléter	page 4
Noms des oiseaux à compléter	page 5
Bibliographie - Remerciements	page 6
Ressources disponibles	page 7
Contenu du CD audio de Marie-Odile Dumeaux :	
Mimologismes	pages 8 - 9
Lo dire de l'aucelalha : conte à dire	page 10
La lausetta e lo pinson : chanson traditionnelle	page 11
Lo rei dels aucèls - Lo rainal e la perditz : contes courts	page 12
Comptines	page 13
Devinettes	page 14
Poèmes d'Henry Mouly	page 15
Les troubadours et les oiseaux	pages 16 – 17
Pèire Thouy : Textes extraits de l'exposition photos <i>Mila d'uèlhs</i> La corneille – L'épervier	page 18
Max Rouquette : Présentation de l'auteur	page 19
Les étourneaux – L'alouette	page 20
La pie	page 21
Les corneilles	page 22
Le loriot	page 23
Le secret des hirondelles	page 24
Lo papach-ros	pages 25 - 26
Le rouge-gorge	pages 27 - 28
Conte de Noël	pages 29 – 30 – 31 – 32
Fables :	
L'aucèl dins la gàbia : Louis Delluc	page 33
Lo rainal e lo corbàs : J. de La Fontaine / Marcel Esquieu	page 34
Ressources complémentaires :	
Exemples de répartition des oiseaux dans le paysage : dans la ville – en forêt	pages 35 - 36